

## Annexes

### ANNEXE 1 : ENTRETIEN AVEC LE METTEUR EN SCÈNE AHMED MADANI

**Brigitte Bertin** – Beaucoup de répliques de la pièce ont des accents des pièces de Samuel Becket, en particulier « On ne peut pas, on attend Ernest ». Les situations, le duo, la quête des personnages, autant de références au théâtre de l'absurde. Partagez-vous cette idée ? Est-ce un hommage ou une volonté d'inscrire votre écriture dans la lignée de ce grand dramaturge ?

**Ahmed Madani** – En *attendant Godot* est la première pièce que j'ai vue quand j'étais au lycée. J'arrive et je vois une espèce de bout de métal vertical, un plan rond incliné et deux pékins dessus. Ils échangeaient leurs répliques et moi, j'étais fasciné, j'avais dix-sept ans. Beckett écrit cette pièce en 1952, je suis né en 1952 ; aucun rapport sans doute. La guerre était finie en Europe et pourtant se poursuivait ailleurs. La question fondamentale que Beckett pose dans toutes ses pièces est celle du sens de la vie. Après la Seconde Guerre mondiale, on découvre les camps d'extermination, les pires horreurs, on se dit qu'avons nous fait, que faisons-nous ? Où allons-nous ? La société est explosée, il faut la reconstruire. Il avait une quarantaine d'années, il a vu tout cela. J'ai vécu la guerre d'Algérie, j'ai des souvenirs assez précis ; ce que j'ai vu n'était pas très beau. À quatre ou cinq ans, on ne comprend pas, on a peur. Je ne comprenais pas ce qui se passait ni où était ma place. Les gens dans les pièces de Beckett cherchent leur place dans un monde qui tourne en rond. J'ai pris aussi mes inspirations chez Ionesco. Ces auteurs ont déconstruit le théâtre à une époque où le monde était en déconstruction.

J'écris toujours la même pièce. J'écris la même, mais je la dispose différemment. Quand j'étais enfant, j'adorais changer la disposition des meubles de ma chambre et je me disais *c'est drôlement mieux comme ça !* On ne crée jamais d'autre chose que soi-même. Dans le fond, on ne cesse jamais de se répéter et de tourner en rond, comme les personnages de Beckett.

On comprend le théâtre de l'absurde et son inscription dans un contexte historique, mais plus de cinquante ans plus tard, s'adressant à ce public d'enfants, peut-on parler de théâtre de l'absurde ? S'agit-il d'un héritage ?

**A. M.** – Oui, je le revendique, mais je n'écris pas un pur théâtre de l'absurde, je pose une narration avec un début, un milieu et une fin, il y a toujours une fable qui est racontée, et vous

trouvez des éléments très classiques dans la structure de mon écriture, par exemple le respect très fréquent de la règle des trois unités. C'est le paradoxe de mes références.

On peut parler d'héritage culturel plutôt que d'hommage rendu ?

**A. M.** – C'est l'inconscient qui parle. Quelles pouvaient être mes références à moi, jeune adolescent de culture musulmane, émigré ? C'est l'école de la République qui m'a instruit. Déraciné, je me suis inscrit dans la culture d'un autre territoire, et pour me défendre, j'ai trouvé mon échappatoire dans l'écriture et le théâtre. Mon pays est devenu une page blanche, puis une scène, je n'ai pas d'autre endroit, pas d'autres racines. L'art est le seul endroit où je peux exister librement, où je peux être moi, singulier. Mais puisque j'utilise les outils de la convention culturelle, je suis pareil, pareil et pourtant différent. Singulier et pluriel. C'est encore un paradoxe. Le théâtre est un endroit extraordinaire où l'on trouve des autorisations dans l'interdit, c'est un espace où l'on s'échappe.

Dès que je trouve *En attendant Godot* dans une brocante, je l'achète. J'en ai pas mal d'exemplaires dont certains tout rafistolés.

Peut-on faire lire Beckett aux enfants, dans le cadre d'un réseau de lectures ?

**A. M.** – Oui, la scène de *la carotte*, elle est très drôle et très courte, sur le thème de la nourriture.

Un spectacle qui s'adresse aux enfants sans personnage d'enfant, on se demande si cela est envisageable. Non seulement vos pièces ne comportent pas d'enfant auquel les jeunes spectateurs pourraient s'identifier mais les personnages sont âgés (soixante ans dans *Il faut tuer Sammy* et davantage dans *Ernest...*). Pensez-vous qu'une identification soit possible ?

**A. M.** – Oui absolument. Dans *Il faut tuer Sammy*, ils s'identifient à Sammy.

Mais c'est un cochon !

**A. M.** – C'est vous qui le dites ! Dans *Ernest...* quand apparaît la petite fille qui va traire les vaches, les enfants ne sont pas dupes, ils savent tout de suite qui est cette petite fille, ils disent « C'est Marie-Louise ! » En faisant ce chemin là, ils entrent dans l'intime des personnages et ils

s'aperçoivent que quand on est âgé on a encore en nous un enfant qui est enfoui. Les rapports entre les deux personnages se tissent au travers de joutes enfantines et les enfants comprennent que vieillir c'est un peu redevenir enfant. Je ne cherche absolument pas à ce que les enfants s'identifient aux personnages que j'écris, ce n'est pas nécessaire.

Mais puisque vous me posez la question, je vous réponds que si on veut adresser cette pièce aux enfants, ils peuvent s'identifier aux enfants qui sont enfouis dans les personnages. Mais dans mes pièces, l'imaginaire tient une place importante et ce rapport à l'imaginaire est extrêmement vivace chez l'enfant. Quand les adultes se laissent aller à rêver ce n'est rien d'autre qu'une manière de revenir au temps où ils étaient enfants. Mes pièces offrent à chaque spectateur, petit ou grand, la possibilité de trouver des ressemblances avec sa propre histoire ou avec des émotions qu'il a vécues, mais quand je les écris, je ne cherche pas à établir cette relation, je cherche avant tout à créer une œuvre poétique.

**Pouvez-vous élucider quelques mystères concernant le personnage d'Ernest, existe-t-il seulement dans l'imagination des deux femmes ? Quelle est la part du rêve et celle du réel ?**

**A. M.** – C'est vraiment une pièce avec des mystères que j'ai refusés d'expliquer pour laisser une grande place à l'imagination du spectateur, c'est une volonté. Un des thèmes de la pièce est justement le pouvoir de l'imagination, c'est une force d'espoir et de construction qu'il faut transmettre aux enfants. Dès l'instant où nous sommes en mesure de reconstruire le monde avec notre intériorité, le monde nous appartient où que nous soyons et qui que nous soyons. L'imagination est le moteur de la pièce, grâce à elle rien n'est improbable, tout devient possible.

**Vous ne parlez pas du rêve, s'agit-t-il de l'imagination des personnages ou d'un rêve ?**

**A. M.** – L'imagination, c'est le rêve éveillé. Dans le rêve, tout est réel jusqu'à l'instant où vous vous réveillez. Ainsi, cette pièce se déroule comme un rêve qui parfois viendrait se superposer aux angoisses des personnages. C'est bien grâce à la force de leur imaginaire qu'elles reconstruisent un monde supportable, un monde vivable. Ce glissement dans l'imaginaire me permet d'évoquer pour l'une des deux le drame de la maladie d'Alzheimer. Cependant, la perte de mémoire de Marie-Louise reste relative, car lorsqu'elle perd la mémoire, on est en droit de se poser de nombreuses questions. Les enfants pensent qu'elle a arrêté de prendre ses gouttes,

c'est une réponse logique et matérielle. Mais n'y a-t-il pas chez ce personnage une volonté de tout oublier ? L'imaginaire n'a-t-il pas pris trop de place dans le réel ? L'attente d'Ernest est un but qu'elles se sont fixé pour tenir le coup et ça a marché jusqu'à un certain point, mais arrive le moment où il faut savoir accepter d'achever ce rêve, de rompre cette attente. Puisqu'Ernest ne vient pas, il faut savoir s'arrêter. C'est une pièce existentielle qui pose la question de la fin. Comment finir son existence ? Comment accepter de partir ?

**Si ce n'est pour se tourner vers quelque chose ou vers quelqu'un ?**

**A. M.** – C'est ça. Le chemin de la vie est ainsi, on doit toujours opérer un abandon pour avancer.

**Dans une pièce sur le sens de la vie, peut-on considérer le personnage d'Ernest comme une allégorie de la mort ?**

**A. M.** – Évidemment, et ce n'est pas moi qui l'énonce. Les enfants le disent rapidement lorsqu'on échange avec eux. Quand Yvonne et Marie-Louise regardent Ernest à la dernière scène, il est en haut. Qui est là-haut ? Ce sont les morts qui sont là-haut. Elles l'appellent, mais lui il les a appelées avant « Écoute ! Il nous appelle... Je connais le chemin, il faut monter » dit Yvonne, alors elles y vont !

**Ce qui signifie qu'Ernest est déjà mort ?**

**A. M.** – C'est une hypothèse et c'est tout le mystère de la pièce que je laisse ouvert. Je ne veux pas donner de réponse. C'est une pièce à trous. Chaque spectateur doit trouver ses propres raisons. Tout comme nous avons dû trouver nos raisons pour élaborer la mise en scène. Nous avons pris l'option que le lendemain elles ne se réveilleraient pas. Yvonne dit « Demain, grasse matinée toute la journée ! », et nous avons décidé de le mettre en scène. D'ailleurs, le texte joué présente quelques nuances par rapport au texte édité. Marie-Louise a pris sa décision elle semble dire : « Cet homme là je ne m'en souviendrai plus, ne m'en parle pas, je l'ai oublié, rideau ! Nous ne lui avons jamais préparé de soupe ! », il s'agit d'effacer complètement quelqu'un. Cet évitement est une posture positive. Pour continuer à vivre sans Ernest, elles doivent désormais se prendre en charge seules. Cela interroge leur rapport au temps « Pourquoi est-ce que nous on n'y passe pas ? On ne peut pas, on attend Ernest ! ». Désormais, en acceptant de ne plus attendre Ernest, elles décident d'y passer, de finir un temps que cette attente avait rendu infini.

Mais il faut qu'elles trouvent une fin.

**A. M.** – Oui, mais je ne dis pas quelle fin.

Pourquoi Ernest ne revient-il pas... pour finir ?

**A. M.** – C'est la question posée par les enfants après la représentation. C'est un choix de mise en scène et d'écriture. Elles reviennent, seules et jeunes, est-ce qu'elles reviennent vraiment ou n'est-ce pas un effet de l'imagination du spectateur ? J'avais tellement envie de les voir dans leur beauté éclatante. C'est un cadeau que je fais au public et que je me fais.

Est-ce la raison pour laquelle vous avez choisi de jeunes interprètes pour incarner les personnages ?

**A. M.** – Oui, ce qu'elles ont été jadis c'est ce qu'elles sont maintenant, bas les masques ! Oscar Wilde a dit « Le drame de la vieillesse ce n'est pas que l'on se fait vieux c'est qu'on reste jeune. »

Avez-vous toujours fait le choix de ne pas représenter Ernest ?

**A. M.** – Non, j'ai songé à utiliser la vidéo. Je souhaitais montrer une image fantomatique d'Ernest, dans l'armoire. Mais au moment du travail scénique, quand nous sommes arrivés à la dernière scène, celle des insultes, où elles lui disent : « tu n'es qu'un pantin, tu nous as manipulées, on a cru en toi et maintenant on n'y croit plus », il n'y avait aucune raison pour, qu'à ce moment-là, Ernest revienne. Là aussi le texte a été modifié : la dernière didascalie ne doit plus indiquer l'apparition d'Ernest. Je me suis positionné du point de vue des personnages et non de celui de l'auteur, elles ne veulent plus le voir, si on le montre, on trahit leur désir.

C'est une belle réponse dans laquelle vous abordez le lien entre la scène et l'écriture, vous n'hésitez pas à modifier votre texte pour être au plus près du désir des personnages. L'essentiel de votre travail a-t-il porté sur la direction d'acteurs ?

**A. M.** – La direction d'acteur est le pilier de mon travail de metteur en scène, car pour moi, la matière humaine de l'acteur, avant même le texte, est le fondement du théâtre. Ce qui est très important dans cette pièce et dans beaucoup de pièces que j'ai écrites : c'est la relation du duo. Elles sont deux et leur duo est aussi mystérieux que celui d'*Il faut tuer Sammy*. Ces deux femmes qui vivent ensemble forment un drôle de couple ! Dans cette complicité si forte, il y a des sentiments. Quand elles sont ensemble, il se passe quelque chose de particulier, il se passe Ernest ! Elles redonnent une vie étonnante à ce souvenir.

Les actrices ont cultivé la relation duelle au plus profond des liens amicaux qui les unissent dans la vie. J'ai aussi mis en évidence leur histoire personnelle pour les guider dans la construction de leur personnage. C'est ainsi qu'elles ont trouvé ces vieilles dames cachées en elles.

Vous parlez d'un effet miroir ?

**A. M.** – Oui, quand elles se regardent, que voient-elles sur le visage de l'autre ? Leurs propres rides. Yvonne dit : « Nous sommes tout usées, toutes frippées, toutes moches... » Le support de jeu pour les actrices a été : « Tu la regardes, mais tu ne supportes pas cette vision. Tu vois ton vieillissement sur le visage de l'autre, tu te reconnais dans ses manies, sa démarche, ses comportements, sa façon d'appréhender le monde ».

Selon vos propres termes vous êtes un *auteur en scène*. Êtes-vous d'abord auteur puis metteur en scène ou les deux simultanément ?

**A. M.** – Il y des propositions où je suis dans la construction du spectacle, où j'écris vraiment au fur et à mesure, j'écris la nuit, et je livre le texte le matin aux acteurs. Et puis d'autres propositions où j'écris avant les répétitions. Dans ce cas, cette première étape d'écriture est revisitée par le jeu. C'est fondamentalement le jeu des acteurs qui validera le texte en le mettant à l'épreuve du plateau. L'auteur écrit des mots et le metteur en scène reprend la phrase de Charles Dulin : « Texte prétexte, s'il est beau tant mieux ! ».

Ce qui fait que je suis *auteur en scène* c'est que je ne peux concevoir une écriture sans son passage à la scène. L'écriture va s'achever vraiment avec les mouvements des acteurs et à partir de ce moment là j'écris avec une gomme. J'en écris des tonnes et après je passe mon temps à tamiser, à effacer ce que j'ai écrit ; il faut qu'il y ait des non-dits, des endroits où on laisse la possibilité au spectateur de faire sa place.

Est-ce que vous intervenez autant sur la scénographie, le décor que sur le jeu d'acteur ?

**A. M.** – Je suis très directif sur la scénographie tout en laissant à Raymond Sarti, mon compagnon de route depuis toujours, le soin d'interpréter ce que je dis. Parfois j'écris et décris totalement ce qui va engager la création scénique du spectacle. Sur *Ernest...*, j'ai travaillé avec le scénographe sur la représentation de l'endroit où elles vivent. Nous avons choisi de ne pas montrer le réel, mais de montrer leur paysage imaginaire. Un sol fait de planches figure le plancher de leur appartement et sa forme évoque la piste, c'est leur cirque imaginaire.

L'armoire a été posée au milieu de cette piste. C'est le choc du réel et de l'imaginaire.

Pouvez-vous expliquer le mystère de cette armoire ? Est-ce un lieu dans lequel vivent les personnages, est-ce un placard où elles sont remisées car devenues inutiles, est-ce un lieu d'enfermement ?

**A. M.** – Elles ont trouvé là un refuge, c'est le lieu du secret. C'est le crâne-écrivain dans lequel se cachent les rêves. Je pense à ce magnifique tableau de Magritte, *le thérapeute*, où l'on voit à l'intérieur du corps du peintre deux oiseaux emprisonnés dans une cage. On a tous une armoire secrète avec nos rêves dissimulés... C'est l'armoire-coffre-fort où l'on peut trouver des liasses de billets oubliés sous les draps, en même temps que l'armoire qu'on a envie d'escalader pour attraper les pots de confiture.

L'armoire est un motif qui revient dans vos pièces, vous avez écrit une pièce *L'Armoire*.

**A. M.** – *L'Armoire*, écrite en 1982 n'était pas achevée, il lui manquait le ciselage de l'écriture. En revisitant mes armoires, j'ai repris ce matériau brut et j'en ai fait une vraie pièce de théâtre qu'on peut lire, traduire et monter à l'autre bout du monde. Dans mes pièces les personnages enfermés sont récurrents, dans *Rapt*, *Le Vieux*

est emprisonné dans un placard et il n'est sorti que pour les repas, dans *Il faut tuer sammy*, *Le Cousin vit dans un frigo...*

Votre texte s'ouvre par la citation « Pour qu'une pendule ne s'arrête jamais, il faut simplement la remonter chaque jour. » Pourquoi cette épigraphe ?

**A. M.** – Cette phrase était déjà là avant le texte et j'ai tenu à la mettre dedans. Que veut dire « remonter chaque jour », si ce n'est se restimuler, se donner la motivation pour avancer ? L'horloge se dérègle si on se pose la question : *suis-je utile ?* Il faut remonter l'horloge pour que le temps ne s'arrête pas, il y a une clause de la nécessité de vivre qui est défendue becs et ongles par Marie-Louise, quant à Yvonne, elle, se laisse gagner par une autre nécessité tout aussi forte, celle de tout arrêter et d'en finir une bonne fois pour toute. Beaucoup d'enfants m'ont dit : *la poussière, c'est celle du sablier, c'est le temps qui passe*. Comment prendre la mesure du temps ?

Le temps est immatériel, on ne le voit pas passer pourtant il a coulé dans le sablier depuis que nous parlons.

Propos recueillis par Brigitte Bertin  
le 28 janvier 2009

## ANNEXE 2 = REGARDS CROISÉS SUR ERNEST OU COMMENT L'OUBLIER D'AHMED MADANI ET TROIS PIÈCES DE SAMUEL BECKETT

<p>Ahmed Madani, <i>Ernest ou comment l'oublier</i>, L'École des loisirs, 2008</p>	<p>Samuel Beckett, <i>En attendant Godot</i>, Éditions de minuit, 1952</p>
<p><b>Page 39</b> YVONNE – Si tout le monde doit y passer, pourquoi est-ce que nous on n'y passe pas ? MARIE-LOUISE – On ne peut pas, on attend Ernest.</p>	<p><b>Page 16</b> ESTRAGON – Endroits délicieux. Aspects riants. Allons-nous-en. VLADIMIR – On ne peut pas. ESTRAGON – Pourquoi ? VLADIMIR – On attend Godot.</p>
<p>Ahmed Madani, <i>Ernest ou comment l'oublier</i>, L'École des loisirs, 2008</p>	<p>Samuel Beckett, <i>Fin de partie</i>, Éditions de minuit, 1957</p>
<p><b>Page 13</b> MARIE-LOUISE – Prends ta lanterne... Aujourd'hui je finirai la première. YVONNE – Pour finir la première, il faut faire un seul gros tas au milieu ! MARIE-LOUISE – Moi, je préfère plein de petits tas. YVONNE – Un seul gros tas c'est plus pratique.</p> <p><b>Page 55</b> YVONNE – Je n'y arriverai plus, c'est fini. MARIE-LOUISE – Ce n'est pas fini ! YVONNE – Il faut accepter que ça finisse.</p>	<p><b>Page 15</b> CLOV – Fini, c'est fini, ça va finir, ça va peut-être finir. Les grains s'ajoutent aux grains, un à un, soudain, c'est un tas, un petit tas, l'impossible tas [...].</p>
<p>Ahmed Madani, <i>Ernest ou comment l'oublier</i>, L'École des loisirs, 2008</p>	<p>Samuel Beckett, <i>Oh les beaux jours</i>, Éditions de minuit, 1962</p>
<p><b>Page 58</b> YVONNE – Un jour elle n'arrêtera plus de tomber et nous serons enterrées vivantes.</p>	<p><b>Présentation</b> Winnie, héroïne de la pièce est enfoncée jusqu'au torse dans la terre au centre d'une étendue d'herbe brûlée qui semble devoir l'absorber peu à peu tout entière.</p>

**ANNEXE 3 : REGARDS CROISÉS SUR DEUX TEXTES D'AHMED MADANI**

<p><i>Ernest ou comment l'oublier, L'École des loisirs, 2008</i></p>	<p><i>Il faut tuer Sammy, L'École des loisirs, 1997</i></p>
<p><b>Page 11</b> YVONNE – Je n'y vois pas à un mètre... MARIE-LOUISE – Je m'en doutais, il y en a plus qu'hier ! YVONNE – Oh, Jésus, Marie, Joseph, qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu pour que ça nous tombe dessus comme ça tous les jours ? YVONNE – La nuit, elle tombe plus fort. MARIE-LOUISE – Plus ça va, plus elle tombe fort. YVONNE – Il n'y a pas de différence entre le jour et la nuit. MARIE-LOUISE – Les journées raccourcissent. YVONNE – Les nuits aussi, à peine je ferme les yeux qu'il fait déjà jour. MARIE-LOUISE – Et qu'on doit se lever. YVONNE – Pour balayer. MARIE-LOUISE – Il ne faut pas se laisser abattre. YVONNE – Un jour, on n'arrivera plus à la balayer...</p>	<p><b>Page 9</b> ANNA – Tu n'as pas eu froid cette nuit ? ED – Terriblement ! ANNA – Plus qu'hier ? ED – Bien plus qu'hier ! ANNA – C'est l'hiver le plus terrible qu'on ait passé depuis au moins... ED – Oh oui, facilement... et peut-être même plus ! ANNA – À mon avis, il n'y aura pas d'été. ED – Quant au printemps, n'en parlons pas. ANNA – Il n'y a plus de saison. ED – Il n'y a plus de saison. ANNA – Dans le temps oui, mais à présent, non. ED – Mais à présent non. ANNA – Tout s'est détraqué d'un coup et j'ai l'impression que les choses ne vont pas s'arranger.</p>
<p><b>Page 23</b> YVONNE – Il vient nous chercher ce soir. MARIE-LOUISE – Il faut vite mettre la soupe à cuire. YVONNE – La soupe aux légumes. MARIE-LOUISE – Avec des petits lardons dedans.</p>	<p><b>Page 40</b> ED – Mais pourquoi ne les aime-t-il pas avec leur peau ? ANNA – Sammy, c'est un délicat. ED – C'est peut-être un délicat mais dans tout ça, nous on passe notre temps à lui éplucher des patates et on n'a jamais un moment de repos.</p>
<p><b>Page 13</b> YVONNE – Pour finir la première, il faut faire un seul gros tas au milieu ! MARIE-LOUISE – Moi, je préfère plein de petits tas. YVONNE – Un seul gros tas c'est plus pratique.</p>	<p><b>Décor, page 8</b> Au milieu du plateau un tas de pommes de terre fraîchement cueillies haut d'un mètre cinquante au moins et large d'autant, deux tabourets de part et d'autre de ce tas.</p>



## ANNEXE 4 = EXTRAIT DE EN ATTENDANT GODOT, DE SAMUEL BECKETT

ESTRAGON – J'ai faim.

VLADIMIR – Veux-tu une carotte ?

ESTRAGON – Il n'y a pas autre chose ?

VLADIMIR – Je dois avoir quelques navets.

ESTRAGON – Donne-moi une carotte. (Vladimir fouille dans ses poches, en retire un navet et le donne à Estragon.) Merci. (Il mord dedans. Plaintivement.) C'est un navet !

VLADIMIR – Oh pardon ! j'aurais juré une carotte. (Il fouille à nouveau dans ses poches, n'y trouve que des navets.) Tout ça c'est des navets. (Il cherche toujours.) Tu as dû manger la dernière. (Il cherche.) Attends, ça y est. (Il sort enfin une carotte et la donne à Estragon.) Voilà, mon cher. (Estragon l'essuie sur sa manche et commence à la manger.) Rends-moi le navet. (Estragon lui rend le navet.) Fais-la durer, il n'y en a plus.

ESTRAGON (tout en mâchant.) – Je t'ai posé une question.

VLADIMIR – Ah.

ESTRAGON – Est-ce que tu m'as répondu ?

VLADIMIR – Elle est bonne ta carotte ?

ESTRAGON – Elle est sucrée.

VLADIMIR – Tant mieux, tant mieux. (Un temps.) Qu'est ce que tu voulais savoir ?

ESTRAGON – Je ne me rappelle plus. (Il mâche.) C'est ça qui m'embête. (Il regarde la carotte avec appréciation, la fait tourner en l'air du bout des doigts.) Délicieuse, ta carotte. (Il en suce méditativement le bout.) Attends, ça me revient. (Il arrache une bouchée.)

VLADIMIR – Alors ?

ESTRAGON (la bouche pleine, distraitement.) – On n'est pas liés ?

VLADIMIR – Je n'entends rien.

ESTRAGON (mâche, avale) – Je demande si on est liés.

VLADIMIR – Liés ?

ESTRAGON – Li-és.

VLADIMIR – Comment, liés ?

ESTRAGON – Pieds et poings.

VLADIMIR – Mais à qui ? Par qui ?

ESTRAGON – À ton bonhomme.

VLADIMIR – À Godot ? Liés à Godot ? Quelle idée ? Jamais de la vie ! (Un temps.) Pas encore. (Il ne fait pas la liaison.)

ESTRAGON – Il s'appelle Godot ?

VLADIMIR – Je crois.

ESTRAGON – Tiens ! (Il soulève le restant de carotte par le bout de fane et le fait tourner devant ses yeux.) C'est curieux, plus on va, moins c'est bon.

VLADIMIR – Pour moi, c'est le contraire.

ESTRAGON – C'est-à-dire ?

VLADIMIR – Je me fais au goût au fur et à mesure.

ESTRAGON (ayant longuement réfléchi.) – C'est ça, le contraire ?

VLADIMIR – Question de tempérament.

Samuel BECKETT, *En attendant Godot*,  
Les éditions de minuit, 1952, Acte premier

## ANNEXE 5 = EXTRAITS DE L'ŒUVRE

**Extrait 1 : Ahmed Madani *Ernest ou comment l'oublier*, page 5****Le Lieu**

Une grande pièce au milieu de laquelle trône une armoire ancienne aux portes ouvragées. Un tourne disque et un réchaud. Un brouillard épais inonde le plateau, il se dissipera peu à peu.

**Les personnages**

Yvonne et Marie-Louise,  
deux vieilles artistes de cirque.  
Ernest,  
un homme de trente-cinq ans très élégant que l'on peut ou non représenter.

**Extrait 2**

YVONNE – Tu es une mauvaise perdueuse !

MARIE-LOUISE – Et toi, une mauvaise gagueuse !

*Yvonne prend ses médicaments, Marie-Louise commence à boire son café.*

YVONNE – Et tes gouttes pour la mémoire ?... Si tu ne les prends pas, tu oublieras tout.

MARIE-LOUISE – Comme ça je t'oublierai aussi !

YVONNE – Toi, tu peux m'oublier, mais Ernest...

MARIE-LOUISE – Quoi Ernest ?

YVONNE – Quand il viendra nous chercher, tu ne le reconnaîtras pas, il m'emmènera et tu resteras seule ici.

MARIE-LOUISE, *saisit son flacon* – Une, deux, trois, quatre, voilà.

YVONNE – Et cinq, le docteur a dit cinq, cinq gouttes le matin, cinq gouttes le midi et cinq gouttes le soir.

Ahmed MADANI, *Ernest ou comment l'oublier*, tableau 2

YVONNE – Marie-Louise !

MARIE-LOUISE – Te voilà encore à terre.

YVONNE – C'est mes jambes, elles disparaissent.

MARIE-LOUISE – Tu ne t'es pas fait mal ?

YVONNE – Je suis solide.

*Marie-Louise relève Yvonne, mais celle-ci oscille et retombe. Marie-Louise la relève à nouveau, aussitôt elle retombe. Cela dure jusqu'au moment où Yvonne parvient à se tenir debout toute seule.*

Ahmed MADANI, *Ernest ou comment l'oublier*, tableau 3

**Extrait 3**

*Elles mangent sans dire un mot. Bruit des couverts et de mastication laborieuse. Marie-Louise finit la première et va à la fenêtre.*

YVONNE – Pourquoi tu regardes par la fenêtre puisqu'il n'y a rien à voir ?

MARIE-LOUISE – Des fois que quelqu'un passe.

YVONNE – Il ne passe jamais personne

MARIE-LOUISE – Si, le temps... Moi, j'aime regarder passer le temps.

YVONNE – Ce n'est pas le temps qui passe, c'est nous qui passons.

MARIE-LOUISE – Nous sommes là pour attendre que ça passe.

YVONNE – Si tout le monde doit y passer, pourquoi est-ce que nous, on n'y passe pas ?

Ahmed MADANI, *Ernest ou comment l'oublier*, tableau 5



**Extrait 4**

YVONNE – Tu n’as pensé qu’à toi sans jamais penser aux autres. Tu as toujours été égoïste. Tu as abandonné ta mère, ton père, ton militaire, tes amis et c’est pour ça que la poussière te poursuit. Tu t’es mise entre Ernest et moi et voilà où j’en suis arrivée : à vivre enfermée dans une armoire de peur d’être enterrée vivante par toute cette poussière que tu attires et qui me tombe sur la tête, qui m’étouffe les poumons, le ventre et qui me brûle les yeux et me rentre sous la peau. Tout ça c’est ta faute, tu n’as jamais aimé personne !

Marie-Louise – Tu n’es plus qu’une ruine qui s’effondre et qui tombe et qui n’arrive plus à se relever et qui est prise de vertige dès qu’elle monte sur une chaise... Et c’est la poussière de ton trapèze qui te tombe dessus parce qu’il ne s’envolera jamais plus. C’est fini, fini, je ne me laisserai plus opprimer ! Je balayerai ta poussière et je l’empêcherai de me faire disparaître avec toi, et c’est moi qui partirai avec Ernest, et toi tu retourneras à la poussière et tu seras répandue à jamais sur le sol ! (Explosant de rage.) Oh, et puis, je ne peux plus vivre ici ! Je n’en peux plus, je n’en peux plus ! Je ne la supporte plus, ta poussière !

Ahmed MADANI, *Ernest ou comment l’oublier*, tableau 9

**Extraits 5 : Souvenirs**

MARIE-LOUISE – Et la jeune fille a senti son coeur battre comme un tambour et elle s’est sauvée. Elle a couru, couru, couru, tellement couru qu’arrivée à la ferme, elle est tombée dans la cour. Elle est restée par terre, pendant des heures, à regarder les étoiles et elle voyait les trapézistes, les clowns, les funambules qui lui faisaient de grands signes et Ernest qui l’appelait. Quand je me suis relevée, j’ai compris que, si je restais là, j’allais traire les vaches toute ma vie, et moi je ne voulais pas être la fille qui allait traire les vaches toute sa vie...

Ahmed MADANI, *Ernest ou comment l’oublier*, tableau 4

YVONNE – Une fois, M. Lupin, le chef d’orchestre, s’était fâché pour un demi-ton avec Karpov, le violoniste, et Karpov, qui avait bu trop de vodka, lui a cassé sa baguette en deux et il l’a jetée par-dessus son épaule.

MARIE-LOUISE – M. Lupin n’arrivait plus à battre la mesure.

YVONNE – Et l’orchestre jouait de plus en plus faux.

MARIE-LOUISE – Et le public s’énervait et sifflait et criait : « Remboursez ! Remboursez ! Remboursez... »

YVONNE – Il n’était pas méchant, Karpov. Il disait toujours : « La musique, c’est comme l’amour, il y a ceux qui en donnent et ceux qui en reçoivent. »

Le pauvre clown Ficelle était de plus en plus malade et le jour de sa m... Il m’a appelée à son chevet et m’a offert son *concertina*.

Ahmed MADANI, *Ernest ou comment l’oublier*, tableau 6

## ANNEXE G = CITATIONS EXTRAITES D'ERNEST OU COMMENT L'OUBLIER D'AHMED MADANI

### Jeux sur l'acteur et le personnage

MARIE-LOUISE – Yvonne, réveille-toi.

YVONNE – Je suis déjà réveillée

MARIE-LOUISE – Il y a du brouillard.

MARIE-LOUISE – Un brouillard à couper au couteau.

YVONNE – Il ne te manque rien sur ton nez ?

YVONNE – Je ne vois rien.

MARIE-LOUISE – La nuit, elle tombe plus fort.

YVONNE – Le jour aussi elle tombe plus fort.

MARIE-LOUISE – Plus ça va plus elle tombe fort.

YVONNE – Il n'y a plus de différence entre le jour et la nuit.

MARIE-LOUISE – Les journées raccourcissent.

YVONNE – Les nuits aussi, à peine je ferme les yeux qu'il fait déjà jour.

MARIE-LOUISE – Il ne faut pas se laisser abattre.

YVONNE – Un jour, on n'arrivera plus à la balayer.

MARIE-LOUISE – On y arrive toujours.

YVONNE – Je n'y vois rien du tout avec ce brouillard !

MARIE-LOUISE – Prends ta lanterne... Aujourd'hui, je finirai la première.

YVONNE – Pour finir la première, il faut faire un seul gros tas au milieu !

MARIE-LOUISE – Moi, je préfère plein de petits tas.

YVONNE – Un seul gros tas c'est plus pratique.

MARIE-LOUISE – Tu n'arrives plus à te baisser.

YVONNE – J'arrive à me baisser !

MARIE-LOUISE – Si tu te baisses trop, tu tombes, et quand tu tombes, je gagne.

YVONNE – Aujourd'hui, je ne tomberai pas !

MARIE-LOUISE – Tu tombes tous les jours et je te ramasse tous les jours.

### Faire voler la poussière

1. La nuit, elle tombe plus fort.

2. Le jour aussi, elle tombe plus fort.

3. Pour finir la première, il faut faire un seul gros tas au milieu !

4. Ne crie pas, quand tu cries la poussière revient.

5. Je crie si j'en ai envie, et je me fiche que la poussière revienne, ce n'est pas elle qui va m'empêcher de vivre !

6. Elle tombe de plus en plus fort, elle me pique les yeux.

7. Un jour, elle n'arrêtera plus de tomber et nous serons enterrées vivantes.

8. Tu as remarqué qu'à chaque fois, il en tombe un peu plus.

9. Et si ça ne s'arrêtait pas, et si ça continuait pendant des jours entiers et des nuits entières, la poussière nous recouvrirait et on ne pourrait plus respirer.

10. Regarde comme cette poussière est jolie dans la lumière.

11. Si seulement elle voulait rester en l'air...

12. Plus qu'hier ? Oh, Jésus, Marie, Joseph, qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu pour que ça nous tombe dessus comme ça tous les jours ?

13. Oh non ! pourquoi est-ce que c'est sur nous que tu tombes ?

14. Elle ne t'entend pas, on ne parle pas à la poussière, il faut juste la balayer.

15. Et toi, que fais-tu pour l'arrêter ? rien ! jamais rien ! c'est ta faute ! cette poussière, c'est ta poussière !

16. Celles qui tombent dans la poussière ne montent pas au ciel !

17. Tu dis ça parce que tu as toujours été jalouse de moi, et cette poussière c'est ta jalousie qui me saute à la gorge.

18. Qu'est-ce que tu attends pour partir si tu ne la supportes plus « ma poussière » ?

19. C'est à cause d'elle qu'ici tombe toute la poussière du monde !

20. Ça ne me fait pas peur de rester seule ici, j'ai même envie d'être seule, et si la poussière retombe, je la bayerai avec joie !

21. Je ramasse la poussière et j'arrive...

22. Avec quoi tu vas la ramasser ta poussière ?

23. Ne crois pas que tu as gagné, tant que la poussière n'est pas ramassée, la course continue.

24. Elle tombe quand on monte.

25. Elle s'arrête quand on descend.

26. Un jour, on n'arrivera plus à la balayer...

## ANNEXE 7 = JOUER LA VIEILLESSE





© FRANÇOIS-LOUIS ATHÉNAS

## ANNEXE 8 : LE PASSAGE À LA SCÈNE

### Découpage de la pièce

#### Tableau 1 : la poussière

Scène d'introduction/d'exposition très mystérieuse. Le décor y est planté : les personnages, deux femmes âgées, Yvonne et Marie-Louise, balayent la poussière tombée pendant la nuit.

#### Tableau 2 : le rêve d'Ernest

Marie-Louise raconte un rêve où Ernest est venu la chercher. Scène de jalousie grotesque : toutes deux se disputent une relation privilégiée avec Ernest. Puis, elles se réconcilient en lui préparant la soupe aux légumes qu'il aime tant.

#### Tableau 3 : le journal

Scène d'amitié fusionnelle et complémentaire : elles se soutiennent dans les épreuves de la vieillesse, physiquement mais aussi psychologiquement en se remémorant un passé glorieux d'artistes de cirque.

#### Tableau 4 : le ménage

C'est l'heure de faire le ménage et la poussière leur en donne l'occasion. Il faut agir pour avoir le sentiment d'exister. C'est l'occasion pour Marie-Louise de tenter un nouvel exploit. Elle monte sur l'armoire. Cet exploit provoque une émotion si extraordinaire qu'il la transporte loin dans son passé et la ramène à sa première découverte du cirque.

#### Tableau 5 : la petite fille qui doit traire les vaches

Il faut manger pour reprendre des forces. Pendant que l'une finit de manger, l'autre regarde passer le temps. Mais on ne regarde pas passer le temps impunément, il se venge et renvoie Marie-Louise au temps de son enfance.

#### Tableau 6 : le Circus Ernesto

Elles feuilletent l'album de la grande famille du cirque. Tous les amis sont de nouveau là et leur permettent de prendre un bain de jouvence incroyable.

#### Tableau 7 : le numéro d'Yvonne

Yvonne tombe et ne parvient pas à se relever. Elle veut prouver à Marie-Louise qu'elle est

encore capable de réussir un numéro. Dans cet ultime sursaut de dignité, elle réussit une figure acrobatique impossible, mais au moment de redescendre, elle se retrouve bloquée dans une position grotesque. Marie-Louise, jalouse, vient à son secours.

#### Tableau 8 : perdues dans la poussière

Yvonne sort désespérée de cet échec ; son pessimisme reprend le dessus et l'envahit corps et âme. Marie-Louise ne supporte pas ce relâchement et affirme sa volonté de vivre, son refus de baisser les bras, sa résistance à cette poussière qui les assaille jour après jour.

#### Tableau 9 : la dispute

Après avoir été chacune confrontée à leur propre déchéance, elles se révèlent aigries et enclines à accuser l'autre de son malheur. Les deux protagonistes se déchaînent et rivalisent en accusations, reproches et règlements de compte.

#### Tableau 10 : la lettre à Ernest.

Marie-Louise fait croire à Yvonne qu'elle a noué un lien intime et secret avec Ernest par un échange de lettres cachées. La lettre écrite par Ernest a disparu, elle est égarée, ce qui met Yvonne dans un état de fureur et de démence tel qu'elle finit par poignarder Marie-Louise. Celle-ci ne ressent rien, au contraire.

#### Tableau 11 : la verveine d'Amérique

Marie-Louise aide Yvonne à dépasser ses angoisses existentielles et va chercher la bouteille de verveine d'Amérique. Elles trinquent joyeusement.

#### Tableau 12 : à la recherche d'Ernest

Leur état d'ébriété a des effets inattendus : Yvonne entend la voix d'Ernest qui les appelle, Marie-Louise, a subitement oublié Ernest, elle ne veut pas rencontrer ce Monsieur qu'elle ne connaît pas. Elle sent intuitivement que cet homme a menti. Elle pousse Yvonne à dire ses vérités profondes, à exprimer les ressentiments qu'elle a accumulés depuis le jour où il les a laissées là. Les deux femmes sont plus unies que jamais.



## Variations entre le texte écrit et le texte joué

### Tableau 6 : le Circus Ernesto (pages 48-49)

Suppression des répliques :

YVONNE – Là, c'est Barrique.

MARIE-LOUISE – Le frère de Ficelle.

Suppression de toute la didascalie sur le numéro de clown interprété par Yvonne et Marie-Louise. Cette didascalie est remplacée par : « Yvonne, prise de vertige, ne parvient pas à descendre de sa chaise. »

### Tableau 11 : la verveine d'Amérique

Modification de la fin de la scène avec suppression de la moitié inférieure de la page 82 et de toute la page 83

YVONNE – La verveine d'Amérique ?

*Elles se servent un verre chacune.*

YVONNE – ... Santé !

MARIE-LOUISE – Santé !

YVONNE – À la vie !

MARIE-LOUISE – À l'amour !

YVONNE – Au cirque !

MARIE-LOUISE – À la poussière.

*Elles rient et vident la bouteille de verveine d'Amérique.*

YVONNE – Dis, Marie-Louise.

MARIE-LOUISE – Quoi ?

YVONNE – Rien... Allez, mettons le table

*Elles mettent la table.*

### Tableau 12 : à la recherche d'Ernest (pages 94-95)

Suppression de :

MARIE-LOUISE – Yvonne ?

YVONNE – Hummm

Désormais Yvonne reprend cette réplique de Marie-Louise : « Tu crois qu'on avait mis assez de lardons dans la soupe ? » et Marie-Louise répond : « Quelle soupe ? »

La dernière didascalie ne doit plus indiquer l'apparition d'Ernest.